

FRIBOURG EN 1522

UNE PROMENADE SANITAIRE À L'OMBRE DE L'HÔTEL DE VILLE

Alain Bosson

Un monde nous sépare du temps où les Fribourgeois découvraient leur Hôtel de Ville flambant neuf. Une alimentation plus abondante et variée, les progrès de l'hygiène et les grandes découvertes médicales à partir du XIX^e siècle ont permis à l'humanité, à Fribourg comme ailleurs, de passer d'une espérance de vie à la naissance d'une trentaine d'années seulement, à plus de huitante ans aujourd'hui. Mais quel était l'environnement sanitaire des habitants de Fribourg en 1522 ? Quelles étaient leurs peurs, mais aussi les ressources à disposition en cas de maladie ? Commençons notre promenade sanitaire en partant de l'Hôtel de Ville, à proximité immédiate de l'essentiel de l'offre médicale à disposition des Fribourgeois au XVI^e siècle.

Si j'avais été hypocondriaque en 1522, c'est près de l'Hôtel de Ville de Fribourg et de la Grand-Rue que j'aurais choisi d'habiter. C'est là que résident et que consultent la poignée de médecins que compte la ville, c'est à quelques pas aussi que se trouve la seule pharmacie attestée cette année-là. Dans la Grand-Rue, c'est à l'occasion du traditionnel marché du samedi que les marchands ambulants viennent vendre leur thériaque aux vertus secrètes, potions et élixirs de toutes sortes, sans oublier les dentistes, oculistes, bandagistes et autres guérisseurs et charlatans de passage qui viennent tenter de soulager les maux de la population.

Parmi les rares *médecins* que comptent la ville et le canton au XVI^e siècle, peu sont de véritables *docteurs en médecine*, qui peuvent attester d'une formation universitaire complète. La grande majorité sont des étrangers, mais il n'y a plus, comme aux XIV^e et XV^e siècles, de médecins de confession israélite. Lorsqu'un certain Marx est de passage à Fribourg en 1577, il n'est « toléré six semaines pour travailler à condition qu'il le fasse gratuitement »¹, et quitte la ville le 18 septembre comme convenu. C'est la dernière mention d'un médecin juif à Fribourg avant la période contemporaine². C'est dans la Grand-Rue, ou à proximité, que les médecins les plus titrés et les plus renommés viennent s'établir, assumant le plus souvent une des deux places de *physicien de ville* (*Stadtphysicus*) rétribuées par les autorités, une fonction proche de l'actuelle charge de médecin cantonal. Le 26 août 1522, Maître Michel de St-Hilaire est engagé en qualité de « *artzett oder cirurgens* »

(physicien de ville)³, pour remplacer Maître Pantaleon, qui officiait depuis 1508⁴. L'année suivante, c'est un personnage bien plus connu qui vient s'installer à Fribourg : le célèbre médecin, humaniste et occultiste rhénan Heinrich Cornelius Agrippa (1486-1535). Le natif de Cologne réside à Fribourg de janvier 1523 à février 1524, et y exerce en qualité de physicien de ville, du début janvier jusqu'au 9 juillet 1523, date à laquelle sa démission est acceptée par le Petit Conseil. D'après les recherches d'Alexandre Daguet dans les Comptes des trésoriers, l'illustre médecin était gratifié d'un traitement de 127 livres, une habitation spacieuse ainsi que du blé et du vin. À Fribourg, Agrippa se lie avec un cercle de lettrés et de notables, parmi lesquels Jean Reyff et Antoine Pallanche, chez lequel se retrouvent des amis des sciences occultes. Cornélius Agrippa quitte Fribourg en février 1524, laissant deux témoignages assez contradictoires de son séjour sur les bords de la Sarine : dans une lettre du 21 janvier 1524 à un correspondant strasbourgeois, Agrippa la date « De Fribourg, ville dénuée de toute espèce de culture littéraire et scientifique », tandis que le 8 mai suivant, il écrit : « J'ai laissé à Fribourg des amis qui me resteront pour la vie »⁵. Peu de temps après s'établit à Fribourg un médecin à la réputation sulfureuse, et à l'exceptionnelle longévité si l'on songe aux incertitudes du temps et aux multiples épidémies de peste qu'il traverse indemne : Adam Clarinus (vers 1495-1571), physicien de ville nommé en 1526, et qui exerce sa fonction pendant plus de quarante-quatre ans⁶. Une remarque du chanoine Fontaine en marge de son édition du Compte des trésoriers pour l'année 1545 nous donne une information intéressante : « C'est ce même docteur, dont la réputation de magicien s'est soutenue jusques passé le milieu du 17^e siècle, car dans ce moment l'on ne croit plus guère aux magiciens. Il logeait vers le bas de la Grand-Rue, où est la statue de S. Christophe. On en parlait encore beaucoup quand j'étais écolier [Fontaine est né en 1754] »⁷.

Mais seuls les Fribourgeois les plus aisés et les plus instruits ont recours au médecin qui, au XVI^e siècle, base sa pratique sur l'équilibre des quatre humeurs hippocratiques, qu'il s'agit de rétablir en cas de maladie, essentiellement en pratiquant des saignées ou au moyen de remèdes vomitifs ou purgatifs, le tout pimenté de considérations

fig. 1

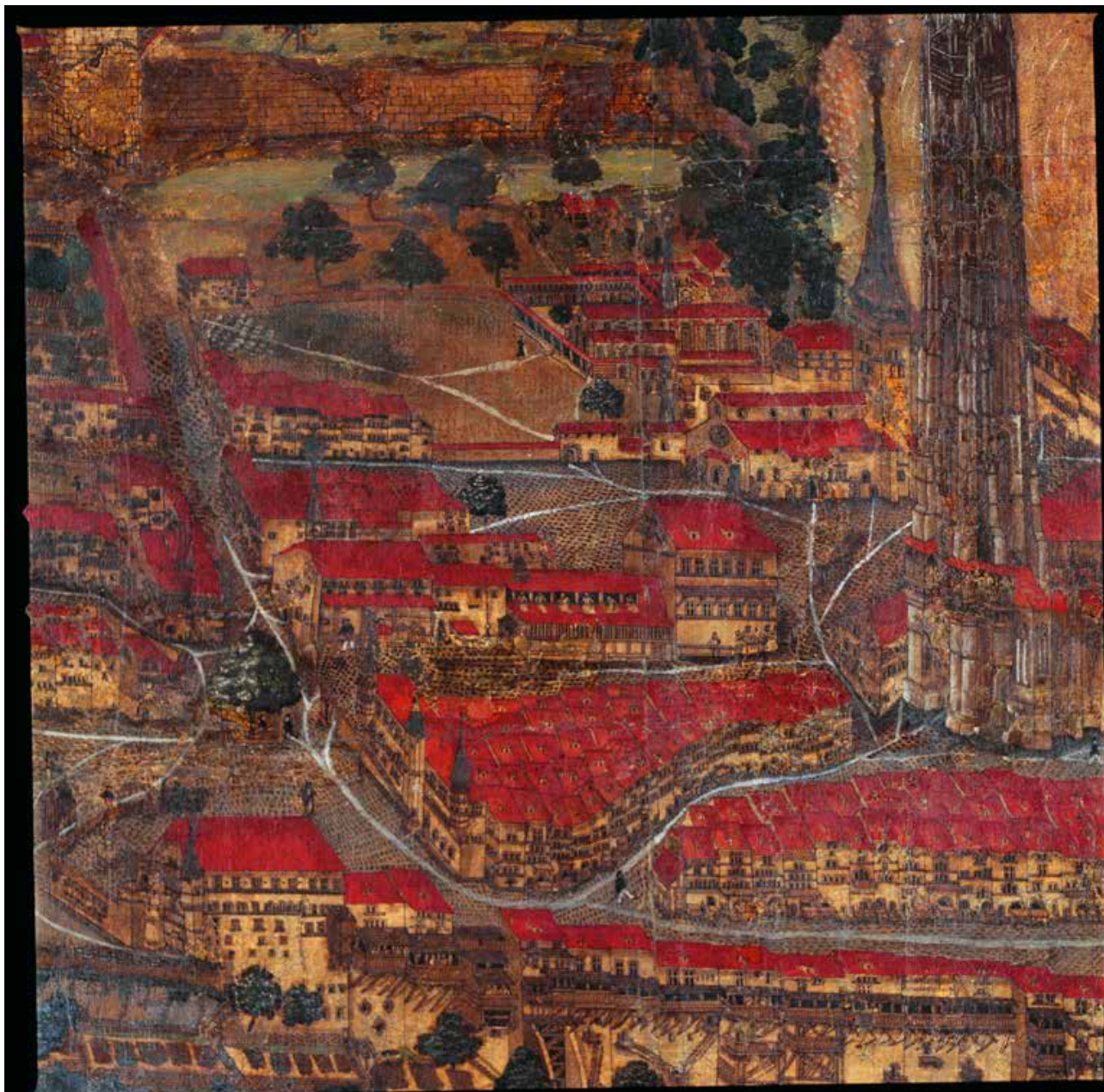


fig. 2



fig. 1 Gregor Sickingen, détail de la vue panoramique en perspective cavalière de Fribourg, 1582, encre de Chine et tempera sur papier marouflé sur toile, 204 x 410 cm (MAHF 4067).

fig. 2 Jost Amman, Doctor Medicinæ, gravure sur bois publiée in Hartmann Schopper, *De omnibus illiberalibus sive mechanicis artibus* [...], Francfort-sur-le-Main, Georg Corvinus pour Sigmund Karl Feyerabend, 1574, 2^e édition (Bibliothèque Municipale Lyon, Rés 8090 46).

astrologiques. Pour le commun des mortels, et pour longtemps encore, la maladie est une épreuve envoyée par Dieu, parfois la conséquence ou la manifestation du péché. Dans cette optique, on cherche plutôt l'expiation dans les dévotions, dans les pratiques superstitieuses, ou alors en requérant l'aide de guérisseuses et guérisseurs aux pratiques mêlant souvent le surnaturel. Pour les petits maux du quotidien, on se débrouille, ou alors on se rend dans l'une des deux pharmacies qui, longtemps, pourvoient seules aux besoins de la ville et du canton. En 1522, le pharmacien qui a pignon sur rue à Fribourg est Jean de Plait⁸, un Vaudois de Saint-Saphorin qui exploite sa pharmacie de 1496 à 1540, devant l'ancien hôpital, près de l'actuelle Place des Ormeaux. Chez l'apothicaire, auquel on ne manque pas de demander des conseils de santé, on se fournit de toutes sortes de médicaments et préparations médicinales, mais on trouve aussi une foule d'autres produits comme la cire, l'encre, les cordes, les poisons pour les rats, le savon, les épices les plus diverses, l'huile ou le vin. Dans les siècles suivants, c'est en les achetant dans leur pharmacie que beaucoup de Fribourgeois découvriront pour la première fois le thé, le café et le cacao.

Toujours à proximité de l'Hôtel de Ville, l'ancien hôpital de Fribourg se trouvait sur l'emplacement du complexe qui abrite aujourd'hui le Café des Arcades, sur la Place des Ormeaux, comme on peut le voir sur la vue de la ville dressée en 1582 par Gregor Sickinger. Même dans ses nouveaux bâtiments à la rue de l'Hôpital, le nouvel hôpital des Bourgeois inauguré en 1699 doit plutôt être vu comme un établissement médico-social, dans lequel l'aspect médical est plutôt secondaire. Lorsqu'on a de quoi subvenir à soi-même on donne naissance, on vit, et on meurt chez soi; on subit un acte médical à la maison, ou auprès du thérapeute, mais à l'hôpital on trouve les laissés-pour-compte de la société: les infirmes dont personne ne veut s'occuper, des vieillards sans le sou et sans descendance, des marginaux, des filles-mères, des orphelins. Pas de salle d'opérations, mais des visites des physiciens de ville, dont une des tâches est de soigner gratuitement les indigents.

La lèpre et la peste, deux fléaux redoutés

Au XVI^e siècle, la lèpre est un mal en déclin en Occident, mais toujours une préoccupation anxiogène pour la population. Maladie infectieuse chronique, incurable en ce temps-là, la lèpre est nimbée de mystère: on ignore tout de ses causes, les médecins penchant pour un excès de bile noire, ou alors la conséquence d'un contact avec un poison ou avec l'air corrompu par les malades, tandis que beaucoup y voient tout simplement la manifestation visible du péché et de la punition divine. Peu contagieuse, la maladie a de quoi dérouter: son temps d'incubation étant de cinq ans en moyenne, difficile d'en effectuer le traçage, comme on dit aujourd'hui. La maladie frappe indistinctement, jusqu'aux plus puissants, comme Baudoin IV de Jérusalem (1161-1185), le roi lépreux. Pour se prémunir du fléau, en se basant sur une intuition de contagiosité qui ne sera prouvée qu'au XIX^e siècle, l'exclusion et l'isolement

des malades sont préconisés. À Fribourg, lorsque les premiers signes extérieurs de la maladie commencent à affecter les patients (dilatation des yeux, atteintes aux lèvres et à la cloison nasale), les autorités ordonnent leur examen médical par le physicien de ville, accompagné par le banneret. Le diagnostic posé, le désormais lépreux doit quitter sa maison et les siens et rejoindre une léproserie ou maladière, où il finira ses jours. Nous avons quelques chiffres à disposition concernant la léproserie de Bourguillon, indiquant la présence de 28 lépreux en 1511, 3 lépreux seulement en 1698, et plus personne en 1738⁹.

Si la lèpre est une maladie à bas bruit, la peste, elle, est un fléau d'un tout autre calibre. Son temps d'incubation est très court: quelques heures seulement pour sa forme la plus grave, la peste pulmonaire, quelques jours pour la forme bubonique. Mais c'est surtout l'intensité et la gravité des symptômes, et bien sûr son extraordinaire mortalité qui en font le fléau le plus redouté du Moyen Âge jusqu'au XVII^e siècle. Comme dans le reste de l'Europe, la Suisse est touchée de plein fouet par la peste noire des années 1347-1351: on estime que les localités touchées par l'épidémie ont perdu, souvent en quelques semaines seulement, entre 30 et 50 % de leurs habitants. Ces chiffres sont corroborés par les estimations de Nicolas Morard: «Si l'on compare le nombre des feux de tel village en 1300 avec son correspondant révélé par Ammann pour 1425, force est de constater le véritable effondrement démographique survenu dans l'intervalle: c'est une réduction du tiers à la moitié des effectifs antérieurs qu'il faut se résoudre à admettre»¹⁰. Après ce premier épisode apocalyptique, la peste devient endémique et vient moissonner ses victimes, à intervalles réguliers, jusqu'en 1640 dans notre région. Difficile d'estimer les pertes subies, en l'absence de statistiques fiables, mais on peut tabler sur une mortalité d'environ 10 % par épisode épidémique dans une localité donnée¹¹. Pour Fribourg, l'inestimable *Chronique* de Franz Rudella (vers 1528-1588) nous livre de précieux renseignements, et notamment sur la peste de 1548, qui emporte 600 habitants de la ville (environ une personne sur huit!), puis la récurrence de 1550 qui, toujours selon Rudella, fait 1200 victimes de plus: «*Ein sterbend erhept sich in disen landen im sommer und biss nachvolgende fasnacht gewäret. Sturbend am selben in der statt klein unnd gross 1200 menschen*»¹².

À Fribourg comme ailleurs, les autorités réagissent par des mesures qui ont fait leurs preuves depuis le Moyen Âge: la fermeture des portes de la ville pour se prémunir de la contagion, les mesures de quarantaine, d'isolement des malades, d'interdiction de rassemblements. C'est le cas lors de l'épidémie de 1565, où les autorités ordonnent le confinement des malades, interdisent les réunions et les repas d'enterrement¹³.

Malgré les malheurs du temps récurrents et anxiogènes (faute d'en connaître les causes exactes), une espérance de vie limitée, une médecine encore ignorante et inefficace, les hommes et les femmes qui nous ont précédé ont relevé les énormes défis sanitaires auxquels ils ont été confrontés avec humilité, mais aussi avec espoir, confiance en l'avenir et un grand élan vital.

1 Agustoni 1987, p. 16.
2 AEF, MC 115, 11.07, 14.08 et 18.09.1577.
3 AEF, MC 40, 26.08.1522.
4 AEF, MC 25, 23.06.1508.
5 Bosson 2009b, p. 271-272; Daguet 1856, p. 133-169.
6 AEF, Besatzungsbuch, 5, p. 2, 05.12.1526.
7 AEF, CT 286, 1545 II, cité par Fontaine BCUF, L 432 XXIV, p. 13.
8 Bosson 2021, p. 139-140.
9 Dubas 1982, p. 19, 21.
10 Ruffieux 1981, p. 249.
11 Lebrun 1983, p. 167.
12 Zehnder-Jörg 2007, p. 615.
13 Bosson 2008, p. 61-62.



fig. 3 La mort invite à la danse l'avoyer de Fribourg Peter Falck, détail de la Danse macabre de Niklaus Manuel, peinte sur le mur du cimetière du couvent des Dominicains de Berne, vers 1519-1520, d'après la copie d'Albrecht Kauw, 1649, aquarelle et gouache sur papier, ca 36 x 40 cm (BHM, H/822.15). Mort et enterré à Rhodes en octobre 1519, durant son second voyage à Jérusalem, l'humaniste fribourgeois, ami du peintre bernois et propriétaire du château de Barberêche, fut l'un des acteurs de la construction de l'Hôtel cantonal, en tant que membre du Petit Conseil dès 1511, puis avoyer dès 1516.